

Carnet d'un poilu lardiérais - Henri Galvin (1893 – 1915)
écrit par les élèves de CE2/CM1/CM2
de l'école de Lardier et Valença

Le 24 février 1911,

Je commence ce carnet. J'ai dix-huit ans. Je viens brusquement de passer à l'âge adulte. C'est un jour de grand malheur. Je sors du cimetière. On vient d'enterrer mon père mort après s'être fait accrocher par une charrette. Il avait quarante-neuf ans.

Il fait très froid mais le soleil brille quand même comme tous les hivers. Sur le chemin, ma mère Anaïs a le visage décomposé. Ma sœur Hélène prend ma main, elle a un chagrin fou. A neuf ans, perdre son père, c'est très triste. Léon a pris un bâton et il frappe de colère les arbres du sentier qui nous ramène à notre ferme. Lucie, ma sœur de seize ans, essaie de calmer notre frère Léon si nerveux du haut de ses douze ans. Elle va pleurer dans les bras de notre mère.

De retour à la maison, nous retrouvons Roger, deux ans. Il était gardé par la voisine pendant l'enterrement.

J'habite à Serre l'Amandier, un petit hameau près de Lardier, dans une ferme. Je cultive du blé dans nos champs et du fourrage pour mes bêtes. J'éleve des moutons, des chèvres, des poules, des cochons et une vache.

Avec la mort de notre père, je deviens soutien de famille. La vie va être plus dure sans lui.

Le printemps arrive, je vais devoir tout cultiver et m'occuper des bêtes. Si seulement mon père était là, la vie serait plus facile. Je me demande parfois si je vais réussir à m'occuper de la famille, des champs et des bêtes.

Le samedi 22 avril 1912,

Dimanche dernier, c'était la foire de printemps à Gap. J'ai acheté une nouvelle casquette, une paire de chaussures. J'ai retrouvé mes amis Auguste et Maurice. On est allé boire un coup au bar pour fêter nos retrouvailles. On a joué aux cartes et on a bien ri. Ça m'a fait du bien parce qu'ici je travaille tant, tous les jours même le dimanche.

Je suis rentré à la ferme maintenant. Je suis désespéré, je sors pour m'occuper de mes bêtes et des champs. Ma vache broute dans le pré. Il y a quelques jours, j'ai tondu mes moutons. Sans mon père, la vie à la ferme est très compliquée.

Je sors un livre de ma poche. Je suis allé jusqu'au brevet d'enseignement primaire, j'aurais pu aller au lycée mais ... la mort de mon père a tout bouleversé. Maintenant que j'ai arrêté les études, je lis beaucoup : dans les prés, dans mon lit, près du poêle, sur la chaise à bascule de papa, sous les arbres, en plein air. Ça me rappelle mes études et puis je m'évade, je pense à autre chose.

Avant, le dimanche, c'était papa qui travaillait. Mais maintenant, c'est moi qui prends la relève. Je croyais que c'était plus facile que ça. Là, c'est plus dur qu'avant. Ma mère se remet de son chagrin, son visage est moins triste qu'avant.

En début d'après midi, les nuages ont recouvert le ciel, j'ai reçu une goutte sur mon livre, puis deux. Je suis rentré et j'ai posé le livre sur la table de la cuisine. Une grosse averse s'est mis à tomber.

Dimanche 23 avril 1912

Après avoir déjeuné, je suis monté au cimetière avec ma mère et mes quatre frères et sœurs. Nous allons nous recueillir sur la tombe de mon père. Ma mère porte un bouquet de bleuets, de marguerites et de coquelicots. Lucie apporte une photographie de nous sept ; Léon, une couverture faite avec la laine de son mouton préféré ; Hélène, l'histoire que papa lui lisait tous les soirs ; Roger, sa peluche et ensuite, nous sommes rentrés à la ferme.

Lundi 24 avril 1912,

Aujourd'hui, on a fêté l'anniversaire de Roger : il a trois ans. Ma mère a préparé une tarte avec les fruits du pommier de notre jardin. Lucie a préparé une table de fête, Léon a décoré la maison, Hélène s'est occupée de Roger pendant les préparatifs. Quand Roger a descendu les escaliers, il a vu les cadeaux que l'on avait confectionnés. La fête a duré toute la journée. On s'est bien amusé.

Le 17 février 1914,

Je fais mon service militaire à Gap chez les chasseurs alpins. J'écris une carte postale à ma famille. Je vais bien mais j'espère pouvoir revenir à Lardier. C'est la foire de Gap. Ma mère, mon frère Léon et ma sœur Lucie viennent pour acheter des poules, quelques vêtements et des outils. J'aimerais tellement avoir une permission mais on a refusé la sienne à mon chef. J'ai trop peur qu'on me la refuse à moi aussi. Je me languis de mes bêtes, de leur fourrure, de la chaleur du foyer, des champs du Villard et du chemin de Marelle, monter à Sainte Croix et de là-haut voir mon village et penser à mon père, aller sur sa tombe et y mettre des fleurs...

Mais ici, je me plais avec mes camarades. On s'amuse bien, on joue aux cartes, au tir à la corde, à la course. Quand j'ai un peu de temps, j'aime écrire des lettres ou raconter ma vie dans ce carnet, j'aime lire et dessiner dans mon dortoir. J'écris aussi des poèmes.

Carte postale

Le 2 août 1914,

J'étais en train de faire mon entraînement militaire lorsque le caporal nous a tous convoqués. Il nous a annoncé que la guerre éclatait et que l'ordre de mobilisation générale était publié. Des cris de joie ont retenti. Nous étions heureux de protéger notre beau pays de ces boches.

Le 3 août 1914

Je suis sur le quai de la gare. Je dis mes derniers au revoir à ma famille qui vient m'encourager et me soutenir. Une fois dans le train, je retrouve mes amis de l'école militaire. Au milieu du trajet, on nous livre nos uniformes : pantalons rouges, vestes bleues. Auguste, un de mes fidèles amis, remarque que nous allons vite nous faire repérer avec ces couleurs vives !

Le 8 août 1914,

Je n'ai pas beaucoup le temps d'écrire sur mon carnet ces derniers temps car j'ai été très occupé. Je fais partie du 157ème régiment et je suis dans la cinquième compagnie.

Les Allemands sont mieux organisés que nous. Ils avaient déjà fini de creuser leurs tranchées alors que nous commençons à peine. Les commandants nous forcent à boire de l'alcool pour nous donner du courage.

Le 23 décembre 1914,

J'ai du mal à écrire car plusieurs de mes amis ont péri. Les obus éclatent tout près des tranchées. Nous sommes terrifiés ! Et nous qui croyions que la guerre ne durerait que quelques mois ... Moi qui espérais passer Noël en famille. Quelle tristesse !

Je dois arrêter mon écriture. Le devoir m'appelle. Je dois retourner en première ligne.

Le 1er février 1915,

Je commence à penser que les Allemands sont comme nous : ce sont des hommes, ce ne sont pas des monstres. Ce sont nos chefs qui ont décidé cette guerre pour nous. J'ai envie de tout arrêter. Ils ont des familles comme nous, un travail, des responsabilités. J'ai de plus en plus de mal à tirer.

Le 8 mars 1915,

La guerre est horrible. J'ai perdu la moitié de mes amis durant ces deux derniers mois. Un de mes copains s'est même fait fusiller car il disait qu'il avait une femme et des enfants à nourrir, que la guerre ne servait à rien, et qu'il allait fuir. Les chefs l'ont fusillé devant nos yeux.

Notre compagnie se trouve dans le bois de la Hazelle et près du bois sans nom. Nous sommes dans les tranchées de première ligne. Notre commandant s'est fait toucher par un ennemi. Nous sommes tout désorganisés. Personne ne sait vraiment que faire.

Le 5 avril 1915,

Malgré la désorganisation, nous décidons de lancer une offensive. La plupart de mes compagnons ont péri. Beaucoup d'Allemands aussi. Notre moral baisse, je ne sais pas si je réussirai à rester en vie encore longtemps.

Le 6 avril 1915,

La boue se mêle au sang et nous en avons jusqu'aux genoux. Les souris mangent nos provisions. Les armes ne marchent plus normalement. Nous n'avons toujours pas de caporal. Cela fait des mois que nous ne sommes plus rasés. Nous dormons là où nous pouvons. Chaque jour, les Allemands gagnent du terrain. J'ai du mal à dormir par peur d'un assaut. Demain est prévue une nouvelle attaque. J'ai peur, ce sera peut être mon dernier jour, mes derniers mots dans ce carnet.

Copie de la lettre de l'annonce du décès d'Henri Galvin